RECRU

DES SENS

dimanche 20 juin 1999

Antonio Gallego — enseignant d'arts plastiques de l'Université de Paris VIII — et ses étudiants ont créé un parcours basé sur la perception des paysages par nos cinq sens (l'odorat, le toucher, la vue, l'ouïe, le goût).

On allait sentir, on allait voir, on allait goûter aussi, entendre et toucher. Treize étudiants de l'Université de Paris VIII entament leur « Re Cru des sens », fruit d'un travail d'un an en collaboration avec leur enseignant, Antonio Gallego, du cours « L'art hors du champ de l'art ». Juste avant le départ, une quarantaine de personnes sont attroupées à la sortie du métro Mairie d'Ivry, par un dimanche après-midi gris et venteux,jour où la ville est en fête. Philippe, l'un des étudiants, trace sur le trottoir à l'aide d'une craie géante « Départ Re Cru des sens » en lettres capitales. Le groupe s'entasse devant la fontaine pour la photo de famille, avec un nouveau venu dans le Cru : un chien. Courbé vers le sol, Philippe marquera à la craie tout le parcours, quels que soient le terrain, la pente, les obstacles. Manière de faire trace, mais aussi de permettre aux retardataires de rejoindre le cortège. Autre trace, autre repère, Éva et Malvina, en Petits Poucets du CRU, déposeront tout au long du parcours sur la ligne de craie des galets portant tous des prénoms de la terre. Installés dans deux brouettes et un panier, les pieds de basilic d'Isabelle (deux cents au total) embaumeront tout le trajet en un long effluve.

Première station à la cité Marat

Où nous attendent dans l'herbe les oiseaux en papier mâché de Dorotha, et, sur le mur d'un entrepôt, les tableaux de couleur de Rachel. Le groupe gravit les escaliers de la cité Marat. Dans le petit amphithéâtre que forme une rotonde de repos entre deux ascensions, Véronique entame la déclamation d'un texte de Sébastien, Le Pourpre rétinien : «*…deux êtres que tout éloigne. Ils se sont rencontrés, ou plutôt, un fleuve les a réunis. Pas longtemps, pas un temps d'homme, mais peut-être…*» Vêtu d'un tee-shirt portant « Le CR! du Cru », Mathias a poussé son premier cri qui sonne la poursuite de la marche. Et la craie continue, en rien gênée par la géométrie aiguë de chaque marche. Florence plonge la main dans son panier et distribue des petits papiers de couleur ; chacun d'eux porte son mot, de délice, préhension et autres saveurs à de plus improbables crocodile ou paléolithique, en passant par les lettres éclatées d'un chaos ou celles, minuscules, d'un infini. Un randonneur est professeur de musique dans un collège : « *Je suis venu en curieux, sans avoir aucune idée de ce que ça pouvait être. J'en attends tout et rien. J'ai lu l'invitation sans chercher à en savoir plus. Je suis venu en confiance parce que des gens que je connais m'ont invité, et en espérant un parcours poétique dans la ville. Ça m'intéresse de voir ce que font les autres, et en particulier les gens qui me sont proches.* »

Galets Allan, Antonia, et Emmanuel qui se pose au milieu du passage pour piétons. Sur les hauteurs de la ville, véritable belvédère, Philomène a placé un cadre doré en guise de fenêtre sur le panorama. Le cortège s'engage sur la route du Fort. La beauté sauvageonne et impressionniste d'un terrain vague piqueté de coquelicots nous est offerte à l'improviste. Petite halte sur une plate-forme caillouteuse au pied du fort, où des pancartes crient : Défense de déposer des ordures, Privé — Entrée interdite au public ou encore Promenade interdite — Terrain militaire. Nullement impressionnées, les senteurs de basilic débordent généreusement des brouettes.

Généreuse aussi, Delphine, spécialiste des papilles, distribue aux marcheurs des petits sachets de « LÉGUMES Cru-s » qu'elle extrait de son panier où radis, haricots verts et tranches de carottes côtoient l'échalote, l'oignon, le piment et le brocoli. Chaque sachet porte une recette de cuisine à base de légumes… Avant de s'engager dans le sentier défendu, Florence distribue encore quelques papiers aussi colorés que les mots qu'ils recèlent : plaisir et épanouie, enfer ou hurlement. Le caddie de Vincent renonce à cette partie d'« invasion terrestre », au terrain accidenté et pentu, aux escaliers. Les deux brouettes capitulent aussi momentanément.

La craie de Philippe, elle, n'a peur de rien. À l'entrée des jardins, un cadre doré, placé là par Philomène, met en tableau une bucolique nature vivante. Le chemin de terre serpente au milieu des jardins ouvriers installés au creux des douves et qui semblent assiéger pacifiquement le fort avec leurs armes végétales. Quelques galets prénommés Céline, Malvina, Tau. Infatigable, la craie de Philippe remonte une pente de terre à 45°, ouvrant la longue procession des marcheurs à la queue leu leu dans le chemin serpentin devenu étroit. La ville a totalement disparue. La file des randonneurs s'étire mais les pancartes de Florence aux couleurs vives permettent un repérage efficace. Échappés des douves, nous retrouvons l'urbanité.

Le Cru s'étire maintenant sur une centaine de mètres, retrouve les coquelicots, le chariot et les brouettes. Deux autres personnes nous ont encore rejoints grâce à la ligne crayeuse : « *Je travaille à Paris VIII ; je connais des étudiants qui ont organisé le Cru* » ; son mari ajoute « *Ça a l'air sympa et on aime bien marcher, mais on est moins marcheurs urbains qu'en pleine nature ; en ville, on fait plutôt du vélo, ça change.* » La craie de Philippe fait une rencontre avec une sœur inattendue : une marelle et autres inscriptions tracées par des enfants sur le chemin goudronné qui traverse un jardin public. Ivryenne, Paulette se souvient : « *Quand j'étais enfant, tout Ivry se retrouvait ici, au fort, pour pique-niquer le dimanche. On partait pour la journée, avec les nappes. Les enfants jouaient au ballon. Aujourd'hui, on devrait y refaire un grand pique-nique avec les Ivryens.* » Une sorte de Cru inversé : un grand pique-nique pour un petit parcours. Place Parmentier, l'appareil photographique d'un jeune Berlinois s'intéresse aux bancs publics ; il profite d'un séjour en France pour suivre le Cru. Sur une scène marquée d'une dizaine de galets, Véronique lit une seconde partie du texte de Sébastien devant un attentif auditoire de soixante personnes désormais : « *Un nuage pour soi, cela avait été une des paroles de l'hippopotame que le crocodile avait retenue, sans doute parce qu'il ne l'avait pas comprise…* » Second cri de Mathias qui vient à nouveau clore la lecture et recueillir sa part d'applaudissements.

Rue Fouilloux

Jérémie distribue d'étranges lunettes portant paysages, histoire de mettre à l'envie dans les rues d'Ivry la Tour Eiffel, l'Arc de Triomphe ou des pyramides d'Égypte, des montagnes, des immeubles en démolition, le salon d'un appartement, un vol d'hélicoptères ou un quadrillage digne de Mondrian. Ivry devient le paysage de tous les paysages. Le cortège semble un convoi de cyberhumanoïdes. Mathias hurle : « *Il faut les échanger les lunettes, c'est pour partager ; faites tourner !* » Il échangera aussi avec Daniel une pancarte bleue contre une pancarte verte, pour des raisons, dit-il, strictement idéologiques ! Il annonce en hurlant l'acte III du Pourpre rétinien : « *On se souviendra longtemps sur les rives du Pourpre rétinien d'un échange de paroles qui avait été un grand souffle, un souffle qui en appelle un autre.* » Quelques passants, à peine surpris, s'arrêtent pour écouter.

On aborde la cité du Progrès, toujours Interdite au public. Un vieux monsieur à sa fenêtre de la cité Pioline : c'est l'homme du « CRU du chômage » ! Isabel lui offre un pied de basilic et en dépose un autre sur le rebord de fenêtre de sa voisine. La scène inspire un commentaire à un passant qui, péremptoire, explique à sa femme : « *C'est pour le concours de balcons fleuris.* » Isabelle en profite pour sortir ses quatre salières géantes, jeu de voyage pour quelque Gulliver. «*…cinq, six, sept, huit et neuf…, rouge…* », « *Sentez-vous s'écouler le temps sur les grandes avenues.* », «*… et douze… bleu* », « *Sommes-nous obligés de crier après les autres ?* » On suggère de demander à Mathias son avis sur la question. «*…huit… jaune moutarde.* », « *Ne faut-il pas être debout pour attendre le moment d'agir ?* ». On

DE PART
RECRU
DES
SENS

souhaite offrir les mots d'une salière à un passant qui accepte de se prêter au jeu ; il recevra « *Les traces produisent un rythme sur leur passage* »; il en restera interloqué.

Le groupe prend la direction de la place de l'Insurrection. Loïc et Alvaro sur des galets. Toujours en tête de cortège, la craie arrivera la première dans le jardin public, lieu du goûter. On apprécie le repos sur la pelouse : les promeneurs auraient-ils eu « *les pieds plus gros que le ventre ?* » Lecture du quatrième épisode du Pourpre rétinien : « *Cet animal (…) manque de magie et donne l'impression de vivre au milieu d'un paysage que rien ne vient perturber.* » *Delphine offre ses délicates préparations culinaires — rouleaux de printemps, empanadas et beignets de morue — que vient arroser un petit vin rouge. Mais déjà Mathias hurle le lever de camp : « Tout le monde debout… et qu'ça saute* ».

Rue Jean-Jacques Rousseau

Les pas se font traînants, mais le basilic, infatigable, poursuit sa route. Au loin, la fumée de la Tiru barre la longue rue de deux traits horizontaux. Petit accident de marquage : vite, la craie répare la discontinuité. Rue Élisabeth, elle prend possession de la voie pour quelques mètres. Redevenue sage, la craie emprunte les passages pour piétons de la rue Jules Vanzuppe vers la passerelle métallique qui enjambe la voie ferrée. Une pensée pour Lucien qui nous y avait entraîné pour son « Cru du regard ». Mathias en profite pour manifester son mécontentement de crier toujours tout seul ; il appelle les participants à user leurs cordes vocales avec lui. Toujours aussi consciencieusement, Philippe marque l'une après l'autre les marches de l'escalier qui redescend vers l'immense terrain vague des Cormailles. Le basilic n'en peut plus d'embaumer. Cinquième et dernier épisode du Pourpre rétinien : «*… À l'image du crocodile qui, une nuit durant, dans une insondable posture, regarda l'hippo dormir. Un hippo qui dormait maintenant d'un sommeil du fond des hypogées.* » Chacun reçoit des mains de l'auteur les cinq pages de la version complète du texte. Les brouettes partent soudain au pas de course et vont se placer à la sortie du parc des Cormailles qui marque l'arrivée du Cru. Les courageux marcheurs reçoivent leur pied de basilic tandis que Philippe inscrit l'arrivée capitale sur le sol.

Nous rejoignons le centre ville où la fête bat son plein. Le parfum du basilic, autant que la craie, aura été le témoin matériel de la continuité du trajet. Au cœur de la fête, les pieds de basilic sont offerts aux Ivryens ravis. « *La fête continue* », lance un des participants. Et en effet, Claude nous a invité à boire un verre, « *sa fameuse marquisette* », au stand du MRAP. De quoi allumer encore bien des sens.

Isabelle Valade, journaliste